

Le Siècle Vaurien

Les duchesses de

Saphoo

Liminaire

Les fenêtres entrouvertes sur le monde laissent filtrer les échos du vacarme. Dégobillé par les bouches du métro, le défilé homosexuel passe, repasse, hurle, vocifère et revendique. Assaisonnés des grasses fumigations des barbecues syndicaux, les encens pétitionnaires s'élèvent vers les dieux politiques.

Par réaction, à mesure que les sommations bourgeoises des lesbiennes se mêlent aux échappements âcres de la rue, les parfums lourds et sophistiqués que les ébats saphiques laissaient aux portes des alcôves de Lesbos se dissipent. Le saumâtre relent d'une eau de Cologne bon marché témoigne de la reconversion des grandes prêtresses de Gomorrhe en poissonnières candidates au bonheur stéréotypé, télévisé, de la maternité et du confort matériel.

Mais les discours égoïstes de ces pathétiques vaches porteuses nourries au magazine poubelle ne sauraient faire oublier complètement, à quelques esthètes, le parfum du vice patricien. La reine de Sapho est morte assassinée dans un complot veule, fomenté par un peuple de génisses ; pourtant, dans certains boudoirs obscurs, les duchesses de la cour déchue continuent de perpétuer la tradition capiteuse du plaisir interdit.

Ce sont trois de leurs histoires qui sont recueillies ici.

Ydille

Un jour de novembre 1929, un singulier personnage remontait la rue principale d'une ville de la Lorraine française. Grand, musclé, anachronique dans sa cravate et dans ses interminables moustaches d'un noir ténébreux, il pressait si démesurément le pas qu'il semblait fort mal à son aise.

Il passa devant l'église, la contourna par la gauche – le côté ombragé – continua jusqu'à une petite place dont il fit le tour, regardant longuement à chaque intersection le nom de la rue devant laquelle il se trouvait. Après deux ou trois essais infructueux, il sortit de sa serviette un bristol avant de continuer son manège. Enfin, après vérification, il prit la direction de la rue la plus large et s'arrêta devant une imposante maison bourgeoise.

À l'accent germanique qui teintait la voix de ce visiteur aux bacchantes impressionnantes, la domestique qui lui ouvrit le regarda d'un air soupçonneux. Mais l'étranger haussa les épaules avec tant d'aplomb que la domestique baissa les yeux, le débarrassa de son pardessus, de sa canne, de son chapeau et partit prévenir la maîtresse des lieux.

Après un instant d'attente, il fut introduit dans un salon assez vaste, les fenêtres duquel donnaient sur un petit jardin bien entretenu. Sur un fauteuil en crapaud, une femme vêtue d'un noir un peu délavé qui trahissait un deuil trop prolongé, attendait, glaciale. Le visiteur haussa les épaules encore une fois avec un aplomb tel que la mine convenue de la veuve manqua de se défaire.

« Madame, commença-t-il sans y avoir été invité, je n'aurais pas parcouru tous ces kilomètres, je n'aurais pas subi tous les quolibets que mon air provoque s'il ne s'agissait pas d'une affaire de la plus haute importance. Les révélations que j'ai à vous faire et qui sont étayées par certains documents que j'ai ici seront, je le crains et j'en suis d'avance navré, bien douloureuses. Aussi je me permets de vous demander un entretien privé. »

À ces mots prononcés à la prussienne, la veuve pâlit et, d'un geste, ordonna à la domestique de sortir et de fermer les portes. Celle-ci, bien que tentée d'écouter derrière le bois la conversation énigmatiquement commencée, ne put rien en entendre : l'étranger devait s'être approché et avait sans doute, par mesure de discrétion, baissé le ton de sa voix.

Chaque famille a ses secrets et il serait bien impudique de vouloir les dévoiler. De même que le peintre de la *Comédie humaine* s'arrêtait à la porte des chambres à coucher, nous attendrons à la porte de ce salon et de ce drame, avec la domestique.

Dès que l'inquiétant visiteur fut sorti, la bonne retourna vivement au salon. Elle y vit sa maîtresse livide, les yeux mouillés de larmes et brûlant une liasse de papiers jaunis, de photographies abîmées et de gravures passées. Enfin, après qu'elle eut vérifié leur entière combustion, elle fit signe qu'elle voulait aller se coucher.

En l'aidant à se lever, la domestique prit peur : la pauvre femme boitait

de la jambe gauche. Devant la chambre à coucher, située au premier étage, elle ne pouvait déjà plus plier le genou. La situation semblait si grave que la bonne ne prit même pas la peine de déshabiller sa maîtresse et courut chercher le médecin de famille. Lorsque celui-ci entra dans la chambre, il vit une jeune fille pieusement agenouillée à côté de la malade. Terrifiant spectacle pour une enfant ! Le premier réflexe du docteur fut donc de la faire sortir afin de l'extraire de la contemplation effrayante du délire d'une mère.

Le savant ne fut pas long à diagnostiquer une hémiplegie. La paralysie du côté gauche, la diminution des facultés mentales, le récit de la visite conté par la bonne : tout concordait.

Heureusement, il prédit le recouvrement partiel de la raison de sa patiente, à la condition expresse qu'elle se reposât intensément. Il fut cependant beaucoup plus réservé quant au recouvrement de la sensibilité du côté gauche de la pauvre femme.

La paralysée fut donc veillée par une garde et il ne fallut pas une semaine pour qu'elle retrouvât effectivement un peu la raison. Cette amélioration fut à l'origine d'une négligence de l'infirmière : un soir, par manque de pré-

caution ou par étourderie, par bêtise peut-être, elle crut bon de réchauffer le pied insensible de la malade et plaça pour cela une bouillotte près du membre paralysé.

Elle installa l'instrument métallique, disposa la couverture sur l'ensemble et, contente d'elle, veilla comme elle le faisait toujours. Le dangereux assemblage eût très bien pu provoquer un incendie par inflammation de la couverture.

Il y eut bien brûlure, mais pas de couverture : au réveil, lorsque

la garde ouvrit le lit, elle constata qu'une méchante blessure avait rougi le pied endolori de la malade.

Dépêché immédiatement, le médecin ne put que constater, navré, les dégâts de la bouillotte. Non seulement la chaleur n'avait pas ranimé le pied meur-



tri, mais elle l'avait blessé si profondément que le pire menaçait. La plaie devint en effet gangréneuse si rapidement que la plaque noirâtre atteignit bientôt la grandeur d'une tasse à café.

Le médecin, paniqué devant l'ampleur du mal, fit venir un chirurgien de ses amis, éminent praticien et chef de service à l'hôpital ***. Toute sa science ne put cependant rien sinon lui faire constater l'impuissance de la médecine et lui faire prononcer cet arrêt fatidique : le samedi suivant, il faudrait amputer la jambe au tiers supérieur de la cuisse. Il était mardi.

Pendant que les médecins menaient cette tragique discussion, la pauvre blessée souffrait, sans mot dire, le martyr. La plaie n'était en effet recouverte que d'une simple gaze et d'une bande. Les enfants de la malade, notamment la jeune fille si menue qui avait vu en premier sa mère alitée, supplièrent les médecins de chercher quelque chose, un remède miracle et oublié peut-être, enfin un médicament ou un cataplasme permettant d'éviter l'amputation.

Les deux hommes ne purent que répéter leur terrible arrêt et, navrés, prirent congé. Les enfants restèrent immobiles, frappés de stupeur. La plus jeune surtout semblait marquée par les déclarations pessimistes des savants. Se rappelant alors un geste qu'elle avait accompli lorsqu'un de ses frères était tombé gravement malade, elle détacha de son chapelet une petite médaille miraculeuse et, ayant reçu l'assentiment de sa mère souffrante, l'épingla au pansement.

Le soir même, la jeune fille était placée chez des cousins à Nancy. On voulait lui épargner les souffrances morales et physiques qui précéderaient l'amputation. Son premier geste, le len-

demain, fut d'aller à l'autel de la Sainte-Vierge, dans la cathédrale. Celle-ci était presque vide. Seuls un prêtre et une fidèle, dissimulés derrière les lourds rideaux d'un confessionnal, troublaient le silence religieux par des murmures chrétiens et inaudibles.

La plus pure foi catholique avait toujours bercé l'âme de cette jeune femme, aussi pria-t-elle avec intensité, supplia-t-elle la Vierge Marie. Elle-même ne sut pas combien de temps elle resta en extase dans la petite chapelle mais la confession était terminée depuis longtemps lorsqu'elle se releva. Elle avait demandé à la Vierge d'éviter à une pauvre malade diminuée une épreuve supplémentaire qu'elle ne supporterait probablement pas.

Le jeudi, la rue parcourue par l'étrange allemand quelques jours plus tôt était traversée par un autre personnage aux allures énigmatiques. Le chirurgien de l'hôpital ***, portant plusieurs sacoches volumineuses, faisait en effet se retourner les passants. Il avait de plus un air si sévère, si triste, qu'il intriguait. Cette mine contrite s'expliquait par la douloureuse mission que cet homme accomplissait : il allait préparer l'amputation et se sentait, malgré ses nombreuses années de service et son passé de médecin de guerre, le rôle d'un prêtre allant administrer les derniers sacrements.

La bonne de la maison ouvrit au chirurgien surchargé et le mena directement à la chambre de la malade. Le pansement, qu'il avait changé la veille, était dans un triste état et eût inspiré dégoût à un particulier moins habitué. La pauvre femme avait dû bien souffrir dans sa chair et dans son âme, car sa figure gardait les traces de convulsions contenues. Les cheveux défaits de cette femme habituellement si soigneuse té-

moignaient également du combat contre la douleur qui avait dû être le sien pendant la nuit.

Le chirurgien administra un remède destiné à calmer un peu la souffrance de sa patiente et commença le lent déroulement du pansement. Il retirait les couches de gaze une à une, allant toujours plus vers l'immonde. Cependant, lorsqu'il retira la dernière enveloppe de pansement, il se figea presque, comme suffoqué d'étonnement.

Ce qui avait choqué le médecin, c'était que la plaie avait considérablement rétréci et qu'elle n'était plus qu'un sillon de chair se cicatrisant. Le chirurgien ne savait trop que faire. Confrontés à des problèmes purement médicaux, son expérience, son savoir et son instinct lui permettaient de diagnostiquer, de guérir ou d'avouer son impuissance : à un phénomène sortant de l'ordinaire, déjouant les lois de la médecine, ils lui étaient inutiles.

Il crut d'abord à une erreur de sa part. Pourtant, les pansements purulents dans sa bassine prouvaient que son diagnostic avait été juste. Bien entendu, il ajourna l'amputation et revint trois fois dans la même journée pour constater l'évolution de la blessure. En quelques temps, bien que la paralysie restât

la même, la plaie guérit entièrement. Seul le petit doigt, qui avait été au contact direct de la bouillotte, tomba, mais sans douleur.

À cette époque où le souvenir de Bernadette Soubirous était encore, sinon vif, du moins présent dans nombre d'esprits, le chirurgien ne voulut pas faire subir à cette famille déjà bien éprouvée par les tranchées et la maladie la publicité de ce miracle – car, dans son esprit, c'en était un. Il ne voulait pas voir entrer dans ce foyer la déferlante des journalistes, des pieux croyants et des rationalistes suspicieux qui, chacun à leur manière, pousseraient le foyer dans ses retranchements.

Cependant, le médecin de famille, catholique, rédigea à la demande de la fille de la malade, rentrée en urgence, un certificat signé du chirurgien et reconnaissant le miracle. Ce certificat fut envoyé par la jeune femme aux Filles de la Charité. Il y a probablement été oublié, terrible destinée, sans doute, de nombreux papiers du même type, souvenirs certes contestables mais véritables chroniques d'un temps où la simplicité de la raison ne l'emportait pas toujours sur la complexité de la réalité et où de terribles péchés étaient parfois pardonnés directement par le Dieu injurié.



Sarah Hourni

Georges avait pris l'habitude de ne répondre qu'*in extremis* à son courrier du nouvel an. Du début du mois de décembre jusqu'à la fin du mois de janvier, il accumulait dans un tiroir spécifique les dizaines de cartes qu'il recevait. Puis, par une tradition personnelle qu'il avait instituée lorsqu'il était encore jeune, il consacrait le dernier samedi du mois de janvier à répondre aux vœux des quelques membres de sa famille qui ne l'avaient pas mis à l'index, des amis encore vivants et des connaissances qui se rappelaient à son bon souvenir en n'hésitant pas, parfois, à profiter de l'occasion pour mendier un service ou une recommandation.

Ce jour-là, Georges débranchait le téléphone, fermait sa porte et, armé du vieil ouvre-lettres en argent qu'il avait acheté à Constantinople, tranchait toutes les petites enveloppes qu'il avait accumulées pendant deux mois, récupérait les jolis timbres pour son petit-neveu et lisait les formules stéréotypées qu'on lui avait envoyées. Il écrivait alors sa réponse en tâchant d'être le plus personnel et le plus original possible et notait sur son carnet aide-mémoire les demandes qu'il devrait acquitter. Ce rituel immuable n'avait pas été modifié depuis une trentaine d'années et c'était presque automatiquement que, à la fin de cette journée particulière, Georges répondait à ses correspondants.

Le samedi 27 janvier ****, Georges eut la surprise de découvrir, au milieu des cartes de visite rapidement griffonnées ou au contraire, s'il s'agissait de

quêter un service, des lettres appliquées, un carton d'invitation qui pouvait se confondre avec les cartes de vœux. Le nom, biffé d'un trait noir, chapeautait quelques phrases écrites de la même encre et avec la même rapidité. L'œil de Georges fut attiré par le nom biffé, finement gravé en caractères d'imprimerie : « Marcel Bolkestenne ». Georges ne l'avait pas vu depuis au moins dix ans et leur dernière rencontre, au cours de l'enterrement d'une connaissance commune, ne s'était soldée que par un bref échange sans lendemain.

Plus étrange encore, l'intitulé de l'invitation était : « Madame Sarah Hourni prie Monsieur Georges de *** de lui faire l'honneur d'assister au dîner qu'elle donnera le samedi 10 février **** à la ferme de Brouilly (Poitou). » Qui était cette madame Hourni ? Georges n'en savait rien. Le procédé – barrer un nom pour le remplacer par un autre – était également bizarre. Si elle était la maîtresse ou la concubine de son vieil ami, la façon de faire était déplacée, déplaisante même.

Georges avait connu Marcel Bolkestenne en 1944 et tous deux avaient été décorés à la Libération. Bolkestenne, jeune polytechnicien embauché dans une compagnie d'assurances, était parti rejoindre Leclerc au plus tôt ; Georges, tout juste sorti de l'École navale en 1942, avait assisté au sabordage de la flotte à Toulon et avait alors rejoint lui aussi Leclerc après une série d'épisodes où il démontra son courage et sa détermina-

tion. Le Juif parisien et l'aristocrate limougeaud avaient sympathisé aussitôt.

Après la guerre, l'amitié avait survécu aux troubles de la Libération. Georges avait quitté la vie militaire à laquelle il s'était destiné pour tenter une carrière littéraire ; tout était alors à reconstruire, même et peut-être surtout dans le journalisme et les lettres, aussi Georges, avec ses authentiques brevets de Résistance, réussit-il à se faire une place confortable parmi les gens de plume. De son côté, Marcel s'était lancé dans des affaires que la reconstruction du pays et l'argent du général Marshall permettaient : presse, constructions, denrées, etc. Il était doué pour repérer les opportunités et le succès était vite venu. L'immobilier, surtout, l'avait enrichi et il avait installé le siège de sa société d'investissement dans un formidable hôtel particulier de Paris. Les deux amis s'étaient revus quelquefois puis Georges était parti cinq ans aux États-Unis pour donner des cours de civilisation européenne dans une université de la côte est.

À son retour, les liens s'étaient distendus et jamais ils ne purent se resserrer vraiment. Marcel, handicapé par une maladie névralgique, sortait peu. Toute son énergie était consommée par son entreprise qui, de plus en plus tentaculaire, lui avait assuré une fortune considérable. Les trajectoires divergentes, l'une dans la finance, l'autre dans les Lettres, avaient fait que les deux anciens amis s'étaient littéralement perdus de vue. À tel point que Georges ne connaissait rien de la vie privée et familiale de Marcel. Quant à cette Sarah Hourni, elle lui était parfaitement inconnue.

Malgré le mystère de l'invitation et peut-être à cause de ce mystère, Georges répondit qu'il se rendrait volontiers à la

réception. Après tout, même si madame Hourni avait volé ou falsifié des cartes de visite de Bolkestenne, il était plutôt flatteur qu'on utilisât pour le convoquer un stratagème rocambolesque. Et si elle avait un réel rapport avec son ancien ami, ce serait une occasion de le revoir. Et puis cette soirée lui donnait l'occasion de passer quelques jours de repos à Poitiers où il avait quelques amis.

*
* *

Georges avait toujours détesté la campagne. En France, aux Amériques ou en Russie, dans tous les endroits où il avait été pour des conférences, des cours, des remises de prix ou des dédicaces, il n'avait jamais essayé de s'aventurer en dehors des villes. Il était devenu parisien dans l'âme, avait renié ses origines provinciales et, à la manière des nouveaux riches qui dénigrent les manières des toujours pauvres, n'osait pas remarquer dans la boue qui avait crotté les bottes de son enfance.

Le Poitou lui rappelait, sans émotion, la campagne de son Limousin adolescent. Pour fuir cette province qu'il détestait, le jeune Georges avait décidé de devenir officier de Marine, sans avoir jamais mis les pieds sur un bateau autrement que par imagination. Ses parents, confrontés aux indécisions de ses cinq frères et sœurs, avaient encouragé cette vocation précoce qui correspondait de surcroît à leurs exigences patriotiques et patriciennes. La guerre, ensuite, avait brisé net la carrière maritime du nouveau Loti.

Et voilà que cet anti-campagnard se retrouvait au milieu du Poitou, sur une route nationale vétuste et sous une pluie battante. Georges était perdu et mécontent. Il avait pourtant regardé

précisément, avant de partir, le chemin à suivre pour atteindre la ferme de Brouilly ; il avait également compté sur la présence d'un ou deux habitants pour lui indiquer la bonne direction. Mais ni ses préparatifs ni les villages éteints ne pouvaient l'aider.

Après quelques allers-retours sur cette satanée nationale, Georges trouva presque miraculeusement un panneau indiquant le bourg qui devait le conduire au lieu désiré. Il s'engagea donc sur une route départementale encore plus mal entretenue, gorgée d'eau, sinueuse et encadrée par deux séries d'arbres meurtriers. Heureusement, la pluie avait cessé.

Après dix bonnes minutes d'une conduite prudente sur cette route, Georges arriva enfin à la dernière étape de son voyage, le village de Lajaque. La ferme de Brouilly était située sur la même commune mais encore fallait-il savoir quel chemin vicinal emprunter pour la rejoindre à partir de Lajaque. Aucun panneau, aucune borne, aucun plan, aucune indication d'aucune sorte ne permettait à l'étranger de se repérer.

Georges se décida à aller demander son chemin à un habitant. Les volets des maisons, presque toutes d'anciennes fermes modernisées, laissaient filtrer des lueurs typiques des postes de télévision. Georges sortit de sa voiture, crotta ses luxueux souliers, éclaboussa le bas de son élégant pantalon et sonna à la maison la plus proche. Une quinzaine de secondes plus tard, alors que Georges s'attendait à ce qu'un chasseur patibulaire apparût à une fenêtre du premier étage, une femme très propre sur elle, pas du tout typée, assez belle même, ouvrit la porte. « Elle n'est pas peureuse », pensa Georges.

« Bonsoir Madame, commença Georges, prenant son ton le plus mon-

dain pour essayer d'impressionner son interlocutrice, je suis navré de vous déranger à cette heure-ci mais je crois que je suis un peu perdu. Je ne vous aurais jamais importuné si je n'avais dû rejoindre la ferme de Brouilly. D'après ce que j'ai cru comprendre, cette ferme est très proche d'ici, n'est-ce pas ?

- C'est exact, répondit l'habitante de Lajaque avec une impassibilité de marbre. Brouilly est à côté. Vous n'êtes pas le seul à ne pas trouver, j'ai régulièrement la visite d'égarés. Toujours très chics, il faut avouer.

- Dans ce cas, Madame, vous pouvez sans doute m'indiquer comment m'y rendre.

- Ne vous ai-je pas déjà vu quelque part, coupa-t-elle ?

- C'est possible, Madame. Peut-être m'avez-vous vu à la télévision, j'y fais quelques apparitions, lorsqu'un de mes ouvrages paraît, répondit Georges avec toute la fierté qui va bien.

- Peut-être, répondit la femme avec une pointe de dépit. Bon, pour rejoindre Brouilly, vous continuez sur cette route pendant environ sept cents mètres. Vous arrivez à une intersection, vous tournez à droite – attention, c'est un chemin de terre, mais vous passerez sans problème – et vous parcourez encore trois ou quatre cents mètres. Brouilly est la grande bâtisse sur votre gauche, en face d'une manière de grange désaffectée. Bon courage et bonne soirée.

- Merci Madame. Je vous souhaite également une excellente soirée. »

Tandis qu'il suivait les indications, Georges se demandait ce qu'une femme de ce genre, troublante à sa manière, pouvait faire dans ce village perdu. Il n'eut pas le temps d'approfondir la question puisqu'il arriva très rapidement sur les lieux. Il y avait bien une grange, dont la vétusté était dénoncée par les reflets

de la Lune, et il y avait bien une grande ferme, très bien entretenue, qui faisait un contraste formidable avec son vis-à-vis. Georges regarda sa montre, il n'avait qu'une demi-heure de retard, ce qui lui semblait fort acceptable pour une invitation au bout du Monde.

Quelques voitures immatriculées dans le Poitou étaient garées dans la cour de ferme ; Georges y engagea la sienne. Avant de descendre, il réajusta sa cravate et sa chevelure en prenant reflet dans le miroir de courtoisie. Il essayait d'être toujours élégant, toujours séducteur, pour entretenir une réputation d'aventurier fort utile dans le monde des Lettres. Malheureusement, son visage avait empâté, ses cheveux blanchis et seuls ses yeux, d'un bleu idéal, marquaient la finesse supérieure qui avait fait ses succès de jeunesse.

Georges sonna à la porte qu'il supposait être l'entrée principale. Ce ne fut qu'une bonne minute après son premier coup de sonnette qu'apparut un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume rayé croisé que n'aurait pas renié la French connection à ses années les plus fastes.

« Bonsoir, commença le jeune homme en regardant Georges avec un air soupçonneux.

- Bonsoir, répondit Georges. Je ne sais pas si je suis à la bonne adresse, mais j'ai été invité par Madame Hourni pour un dîner à la ferme de Brouilly.

- C'est bien ici. Je suis le secrétaire particulier de Madame Hourni, pour ne pas dire son domestique. C'est tellement plus chic de dire secrétaire particulier que bonne à tout faire.

- Sans doute, répondit Georges un peu gêné par le tour ironique que prenait ce début de conversation. Marcel Bolkestenne est-il ici ce soir ?

- Le vieux crabe ? Bien sûr, où voulez-vous qu'il soit ?

- Je ne sais pas, je ne l'ai pas vu depuis longtemps et pour être franc, si nous avons été très liés après la guerre, je ne sais même pas quelle fut sa vie ces dernières années.

- Vous avez fait la guerre ? On ne dirait pas.

- Cher Monsieur, votre conversation est très sympathique, mais je suis déjà bien en retard, répondit Georges un peu cassant. Par ailleurs je vous avoue commencer à avoir un peu froid.

- Bon alors je vous conduis. Suivez-moi. »

Georges et le secrétaire de Madame Hourni traversèrent plusieurs pièces très sobres, à peine éclairées. Le secrétaire marchait très lentement, ce qui agaça Georges, pressé d'arriver après tant de kilomètres et de détours.

« Je ne me suis même pas présenté, continuait le jeune homme. Je suis François Bondil, j'ai passé mon enfance au Havre. Vous connaissez le Havre ?

- Je connais un peu Cherbourg.

- Et vous, qui êtes-vous ?

- Je suis Georges de ***, ami de Marcel Bolkestenne.

- La moitié de la France a été, parfois à son insu, l'associée du vieux crabe. Mais ami, voilà qui est beaucoup plus rare.

- Ancien ami, en réalité, puisque nous nous sommes perdus de vue depuis quelques années.

- C'est quand même assez rare pour être signalé. »

Enfin, ils arrivèrent à une salle fortement éclairée, chauffée, et où discutait debout une petite dizaine de personnes. Georges n'en reconnaissait aucun. Après qu'il eut donné son manteau à Bondil, il entra résolument dans la pièce, bien décidé à trouver et à saluer cette mystérieuse Madame Hourni ou Marcel Bolkestenne. Mais il n'y avait ni

femme, ni Bolkestenne parmi les quelques personnes présentes. En attendant le retour de Bondil, qui pourrait certainement l'aider, Georges saisit un des verres de jus de fruits disposés sur la table et, ainsi qu'il le faisait à chaque fois qu'il se retrouvait coincé dans une mondanité où il se sentait seul, se planta devant une fenêtre et regarda tant l'extérieur que son reflet.

En arrivant, il avait salué, « à la générale », d'un discret hochement de tête, les invités déjà présents. Aucun n'avait vraiment répondu, aussi Georges se sentait-il débarrassé des obligations mondaines immédiates. Il n'avait aucun scrupule à rester seul, face à lui-même, et à ne faire aucun frais pour tenter d'engager une conversation avec des inconnus. En général, sa qualité d'homme un peu médiatique lui permettait de n'avoir jamais à faire le premier pas et il en avait perdu l'habitude.

Les autres invités discutaient par petits groupes de deux ou trois sans s'occuper de lui. Les échos des conversations arrivés à Georges étaient essentiellement économiques. Quant à l'apparence de ces convives, elle était assez quelconque. Georges s'était attendu au pire lorsqu'il avait vu François Bondil déguisé en ligueur des années 30, mais il était rassuré. Dans son complet trois-pièces (il détestait les smokings), il faisait presque figure d'excentrique. Lui-même, d'après son reflet, s'estimait très « Quai d'Orsay ».

Le temps commençait à être long. Cela faisait trois verres de jus de fruits que Georges attendait. Aucun autre invité n'était apparu, Bondil avait définitivement disparu avec son manteau, il n'y avait toujours pas de femme et pas de Bolkestenne non plus. Georges décida, sous prétexte de chercher la salle de bain, de faire un tour dans la maison.

Il sortit de ce salon campagnard, traversa une des pièces lugubres par lesquelles il était arrivé, bifurqua dans un couloir sombre et se dirigea vers une pièce d'où provenaient des éclats de voix. Il frappa timidement à la porte. Les voix se turent, mais personne ne vint lui ouvrir. Agacé par tant de mystère, Georges prit sur lui de passer pour un goujat et ouvrit la porte. En face de lui, il vit François Bondil, assis sur un fauteuil en cuir craquelé. Il fumait une cigarette et avait toujours son air narquois, mais il était livide. Personne d'autre n'était visible dans la pièce.

Georges prétextait avoir oublié ses cigarettes dans son manteau. François Bondil le lui désigna sans un mot, posé négligemment sur un fauteuil jumeau au sien. Georges allait repartir, mais devant la perspective d'une attente encore interminable, il osa poser la question :

« Écoutez, je suis navré de vous déranger, mais je souhaiterais savoir où est Marcel Bolkestenne. Je pensais le trouver ici puisque c'est sur une de ses cartes que Madame Hourni m'a écrit. Vous m'avez dit quand je suis arrivé qu'il était présent. C'est pour lui que je suis venu, autant sans doute que pour le plaisir de visiter cette charmante région.

- Avez-vous déjà rencontré Horia ? demanda Bondil faiblement.

- Quelle Horia ? Écoutez, j'en ai un peu assez de vos manières. Il n'y a pas une seule femme ici et les deux seules personnes auxquelles j'ai parlé sont vous et une habitante du petit bled à côté, parce que j'étais perdu. Quand je suis arrivé vous discutiez avec quelqu'un. Était-ce Marcel ou non ?

- Non, non, ne vous fâchez pas. Nous ne sommes pas en ville, ici, nous sommes à la campagne. Nous prenons le temps de faire les choses. Le vieux crabe doit être en train de se préparer, laissez-lui le

temps. Vous ne savez pas qu'il est handicapé ?

- Si, mais ce n'est pas une raison pour l'appeler le vieux crabe. Non seulement il a mon âge, mais en plus il a accompli dans sa vie plus que votre famille ne pourra en faire sur dix générations. Vous ne lisez pas les journaux ?

- Mais même lui s'appelle le vieux crabe. Vous ne le connaissez pas, manifestement.

Moi, je le connais plus que par les journaux, contrairement à vous. Et je parle avec qui je veux, quand je veux, si je veux, sans rendre de comptes à personne.

- Bon, arrêtons-là cette conversation stérile, si vous le voulez bien, et dites-moi où il est ou où est Madame Hourni. J'aimerais bien savoir qui m'invite. »

Bondil se leva, invita Georges à le suivre par un geste, et sortit de la

pièce. Il continua le couloir et frappa respectueusement trois coups sur la porte du fond. Une voix féminine répondit. Les deux hommes entrèrent dans un petit salon, plus coquettement décoré que le reste de la maison et meublé plus richement. Au sol, un grand tapis cou-

vrait toute la surface. Debout sur ce tapis, tenant un verre de ce qui devait être du vin de Malaga, une femme de type proche-oriental attendait.

Elle avait dû être très belle dix ans plus tôt. Elle était encore superbe, vêtue d'une robe de soirée au décolleté savant,

parée de bijoux luxueux mais discrets. Elle avait l'exceptionnelle chevelure noire des femmes de là-bas et des yeux tout aussi envoûtants.

« Bonsoir, cher Monsieur, commença-t-elle dans un Français impeccable. Que pensez-vous des femmes cosmopolites ?

- Je vous demande pardon ? répliqua Georges, pris de court par l'originalité de la question.

- Mon secrétaire, Monsieur Bondil, malgré ses protestations, pense beaucoup de mal des femmes cosmopolites comme moi.

Et vous, qu'en pensez-vous ?

- Ma foi, Madame, si vous voulez mon avis, j'aimerais que vous me disiez ce que vous appelez une femme cosmopolite, car je crains que toutes le soient désormais.



- Je vais être plus claire : que pensez-vous de moi ?

- Madame, vous me gênez horriblement, répondit Georges. Je ne vous connais que depuis quelques secondes et déjà, vous me réclamez une flatterie. J'aurais préféré que vous m'expliquiez pourquoi vous m'avez invité, où est Marcel Bolkestenne dont vous utilisez les cartes et enfin ce que je suis venu faire ici.

- Vous êtes venu dîner, ni plus ni moins. Je n'ai pas, il est vrai, à vous imposer mes jalousies ni mes coquetteries de femme. Ceci dit, je ne suis pas d'accord avec vous sur le fait que toutes sont cosmopolites. Moi qui le suis vraiment, moi qui suis pour partie libanaise, pour partie anglaise et pour partie juive, je crois pouvoir dire fièrement que j'ai le sang mêlé.

- Eh bien, Madame, si vous voulez un compliment, je dirais que vous êtes un formidable résultat du métissage, car vous avez sans doute les qualités de tous vos ancêtres. J'imagine donc que vous aurez aussi la courtoisie de me guider vers Marcel.

- Le vieux crabe n'est pas encore prêt, répondit sèchement Bondil.

- Comme vous le voyez, dit Sarah Hourni, François n'aime pas les hommes qui me font des compliments. Marcel me fait des compliments, vous me faites des compliments. François n'aime pas les femmes cosmopolites, François n'aime pas les hommes qui aiment les femmes cosmopolites, qu'aimez-vous donc, François ?

- Écoutez, reprit Georges un peu agacé, je ne veux pas rentrer dans vos débats intimes, je vais rejoindre le reste des invités et vous attendre en buvant des jus de fruits.

- Prenez plutôt de ceci, lui répondit, droit dans les yeux, la Libanaise en lui tendant son verre.

- Sans vouloir être offensant, Madame, je préfère attendre là-bas ».

Georges tourna les talons et sortit de la pièce rapidement. Il n'eut pas le temps de fermer la porte qu'il entendit une gifle résonner sur la joue d'un des deux protagonistes, puis des éclats de voix.

Revenu dans le salon, Georges remarqua qu'une jeune femme était arrivée. Elle ne semblait connaître personne car elle regardait par la fenêtre, seule. Les autres invités continuaient de converser, sans se préoccuper ni d'elle, ni de Georges. Ils étaient comme des éléments du décor, l'arrière-plan d'une scène de cinéma. Georges s'approcha de la femme.

« Bonsoir, Madame. Je crois que nous partageons la même passion pour les fenêtres qui donnent sur la campagne noire. Ne seriez-vous pas cette Horia qu'un certain Bondil cherchait tout à l'heure ?

- Bonsoir Monsieur. Je m'appelle en effet Horia mais il m'étonnerait que François cherche à me trouver. En général, il cherche à m'éviter. »

Horia s'était retournée pour répondre et Georges fut frappé de la beauté de cette jeune femme.

« Vous ressemblez étrangement à une certaine Sarah dont je viens de faire la connaissance. Êtes-vous parents ?

- En effet, je suis sa nièce.

- Votre tante me demandait tantôt ce que je pensais des femmes cosmopolites. Je dois vous avouer que j'en pense de plus en plus de bien.

- C'est amusant, vous dites *femme cosmopolite* comme François. Que pensez-vous des hommes antisémites ?

- Je vous demande pardon ?

- François demande souvent aux gens ce qu'ils pensent des femmes cosmopolites. Comme il est antisémite, je demande en

contrepartie aux gens ce qu'ils pensent des hommes antisémites.

- À vrai dire, je n'en pense rien de manière générale. Mais êtes-vous certaine que François soit antisémite ? Il est pourtant employé par votre mère et par Bolkestenne ?

- C'est justement en fréquentant ma mère qu'il est devenu antisémite. En arrivant chez nous, il n'était pas comme cela. Il a beaucoup changé, surtout dans ses amours... et dans ses haines.

- Et vous le gardez ?

- Il nous rend beaucoup de services. Ici, à la campagne, la main d'œuvre manque.

- Et Marcel Bolkestenne dans tout ça ?

- Vous connaissez Marcel ?

- C'est pour cela que je suis ici, car l'invitation de ce soir était écrite sur un de ses cartons.

- Marcel aime bien les femmes cosmopolites.

- Dois-je comprendre qu'il est l'amant de votre tante... de vous peut-être ? »

Horia se mit à sourire. Georges craignit d'être allé trop loin. Il allait s'excuser, trouver quelque chose pour atténuer sa question, mais il fut interrompu par l'arrivée de Sarah Hourni, de François Bondil et de Marcel Bolkestenne. Ce dernier avait fort changé depuis leur dernière rencontre. Il avait terriblement maigri, portait des lunettes aux verres épais et se tenait à une canne. Ce n'était pas une canne d'hôpital, c'était une canne fort élégante, à pommeau d'argent fin, mais avant d'être un bel objet elle était une aide précieuse pour sa marche. Néanmoins, malgré les marques de la maladie, il conservait beaucoup de prestance et ne faisait pas du tout petit vieux ou moribond. Georges se dirigea rapidement vers lui.

« Bonsoir Marcel, c'est Georges, tu te souviens ?

- Bien sûr que je me souviens. Je suis handicapé physique, pas mental. Ça me fait plaisir de te voir. J'avais demandé à Sarah de t'inviter, j'espère que tu ne t'es pas trop perdu pour venir.

- Un peu, mais c'est sans importance. Tu vis ici, maintenant, retiré du monde ?

- Je vis ici souvent, oui, mais pas retiré du monde. Je ne peux plus trop aller chez les gens, je les fais donc venir ici. Je n'ai pas voulu te gêner ce soir mais tu serais étonné de savoir quelles personnalités viennent ici régulièrement.

- Je voulais te demander, interrogea Georges sur le ton de la plaisanterie, que penses-tu des femmes cosmopolites ?

- Je vois que tu as fait la connaissance de François, lui répondit Marcel avec malice et en se dirigeant vers un canapé encore inoccupé. Pour être franc, elles sont insaisissables, ces femmes.

- Pas pour tout le monde, non ?

- Si, hélas. Et puis, moi, cette question ne m'intéresse plus. Mais toi, que deviens-tu ? Tu écris toujours dans mes journaux ? J'avoue que je ne les lis plus. C'est déjà trop de les gérer.

- J'écris toujours en effet, dans tes journaux peut-être, même si je ne sais plus exactement ce que tu possèdes et ce qui échappe à ton empire, et dans des livres aussi. Donc tu arrives à attirer les cabinets ministériels ici ? Tu en perds beaucoup ?

- En saison de chasse, je sers de relai. Beaucoup de politiciens chassent, gauche comme droite. C'est leur côté volonté de puissance.

- Oui, tous ces Parisiens déracinés aiment jouer au terroir. Tu t'en souviens peut-être, j'écrivais déjà sur la campagne fantasmée quand nous étions ensemble.

- C'est vrai, tu mettais toujours des châtelains terriens, ruinés et fiers dans tes histoires. Moi aussi, quand je suis ici, j'ai cette même impression d'être dans une

parcelle en disparition, renfermée sur elle-même et sur ses histoires.

- Question indiscreète : qui sont les invités de ce soir ? Ils n'ont pas l'air de sortir du Conseil d'État.

- Non, ce soir est une soirée exceptionnelle et ce ne sont pas mes convives habituels que tu vois. Ce soir, j'ai réuni les notables de la région : châtelains, propriétaires terriens et autres petits-marquis, comme dans tes romans justement. Regarde leur annuaire : tous portent une chevalière. Ils vivent comme des paysans, occupent leur journée aux travaux les plus vils,

mais se battent pour leur lopin, comme tes héros. Ne t'y trompe pas, ce sont les plus difficiles à avoir. Pour eux je suis le Diable, je suis le Juif enrichi qui rachète la terre de leurs ancêtres et qui vit dans la débauche, entouré de femmes et d'hommes interlopes. Pour les "avoir" ce soir, j'ai quasiment dû corrompre ces incorruptibles. Ça a représenté plusieurs mois de travail de sape et de négociations et tous ne sont pas

venus, encore. Mais je voulais, pour ce soir, ce public-ci et pas un autre.

- Et pourquoi m'avoir invité, moi, pour jouer les spectateurs mondains aussi ?

- Parce que tu es journaliste et écrivain.

- Tu veux que j'écrive un article sur les joies du Poitou, sur la noblesse désargentée, sur l'exil d'un millionnaire ?

- Non. Tu sais, ni toi ni moi ne sommes mariés mais si je m'étais marié, je t'aurais choisi comme témoin. Ce soir, je veux que tu sois exactement cela, un témoin. Sans compter, naturellement,



que ça me fait plaisir de te revoir, après toutes ces années. Je suis presque intimidé. »

Après quelques minutes de badinage, Georges laissa Marcel à un autre invité. Il s'approcha de François Bondil qui fumait cigarette sur cigarette en regardant Sarah et Horia discuter à l'autre bout de la pièce, devant la fenêtre.

« Est-il vrai que vous êtes antisémite, lui demanda Georges ?

- À en entendre certaines, j'ai tous les vices, répondit Bondil.

- Elles ont peut-être des défauts que vous connaissez et que j'ignore, mais il faut avouer qu'elles sont superbes, l'une et l'autre.

- Vous aimez les femmes cosmopolites ?

- Je serais capable d'aimer ces femmes cosmopolites.

- Les femmes cosmopolites ne vous aiment pas, Monsieur de ***. Elles aiment les types comme Bolkestenne, les richards que ni votre mère, Monsieur, ni la mienne si j'en avais vraiment eu une, n'auraient jamais reçu.

- Vous me paraissez assez sentencieux, jeune homme. À mon avis, le fait de rester enfermé ici à l'année avec ces deux femmes dont vous êtes le larbin vous perturbe le cerveau. Vous devriez sortir un peu, rencontrer des gens. Il n'y a pas que des bouseux dans le coin, à Lajaque j'ai demandé mon chemin à une femme charmante, et sans doute pas cosmopolite.

- Je la connais, elle vient parfois ici. Je ne l'aime pas car elle aime les femmes cosmopolites et elle m'aime, moi.

- Dites-moi, à ce propos, tous ces gens sont venus en célibataires ?

- Il y a déjà trop de femmes, ici, on n'est jamais tranquille. »

Georges et Bondil furent interrompus dans leur conversation par les trois coups de canne que Marcel Bolkestenne, qui s'était placé près de la fenêtre, entre Sarah et Horia, fit résonner sur le sol de la pièce.

« Chers amis. Je sais que je vous ai fait attendre longtemps et que vous avez très faim mais j'aimerais vous dire quelques mots avant que vous passiez à côté pour le dîner. J'ai tenu à vous réunir ici, malgré les réticences bien compréhensibles de votre part, parce que, à l'aurore de ma vie agitée, je me rends compte que vous êtes les personnes qui m'impressionnez le plus. J'ai découvert vos caractères, vos passions, votre morale depuis que je vis ici dans une manière d'exil ; la plupart du temps je les ai d'ailleurs découverts dans les oppositions que nous avons eues, et je leur ai trouvé une grandeur perdue partout ailleurs. C'est l'honneur de vos noms, dont certains sont parmi les plus grands de l'Histoire de France ; pour moi, c'est plus impressionnant qu'un chef d'État, et je sais de quoi je parle.

« Beaucoup d'entre vous pensent, je le sais, que cette maison n'est pas honnête, que moi-même, vieillard, malade, je mène une vie de débauche infernale. Il n'a échappé à personne dans le pays que de nombreuses voitures parisiennes font escale ici, que quelques jolies femmes des environs mènent plus grand train depuis mon arrivée. Eh bien ! Ce soir, je donnerai sens à vos petits commérages qui tintent chaque heure à mes oreilles, ce soir, j'avoue tout ! »

En prononçant ces derniers mots, Marcel Bolkestenne toussa fortement. Au fur et à mesure de son discours, il s'était échauffé presque jusqu'à la colère, tremblant sur ses jambes frêles. Il reprit néanmoins :

« Comme vous le voyez, je suis bien malade. L'odeur de la mort a aiguisé les appétits de mes monstres. Oui, mes monstres, mes créatures du Diable ! À côté de cette création, les formidables bacchanales bourgeoises et la corruption gentilette des oies blanches du pays ne sont que des gamineries pour sacristain. Regardez mes monstres humanoïdes, regardez cette créature, Horia, la fille incestueuse et celle-là, François, le pédéraste antisémite. Tels ont été mes deux fantasmes de vieillard, que j'ai construits, polis, consommés et partagés. Ces deux golems se retournent contre leur rabbin et préparent dans mon dos une lutte à mort. Alors ce soir, je vais dissiper la magie de mes deux créatures. Vous, gens de bonne race, vous triomphez : mon vice atavique disparaîtra avec moi. »

Devant l'assistance atterrée par ces propos furieux, Marcel Bolkestenne fit jouer le mécanisme de sa canne et en sortit une épée, comme dans les films en costumes. Il la tourna en direction de Horia qui, debout à ses côtés, restait tétanisée, ne bougeait pas. Mais avant d'arriver à la frapper, il fut fauché, plaqué par Bondil qui avait traversé la salle. Le jeune fauve et le vieil handicapé s'écroulèrent dans un bruit sourd ; puis Bondil se saisit de l'épée et transperça le corps du millionnaire. Il gueula : « Je l'aimais moi, ce sale Juif, contrairement à elles. Elles, elles ne s'aiment qu'entre elles. »



Mathilde Bazin de Jossah

Perdue peu à peu par la paralysie qui, des extrémités, remontait vers le cœur, la vieille Mathilde Bazin de Jossah ne communiquait plus que par paroles inaudibles. De plus en plus, la frigidité gagnait ses lèvres et sa mâchoire ne s'articulait plus que dans la douleur. Toute la journée, elle trônait donc silencieuse dans sa vieille bergère Louis XV, dernier vestige d'un intérieur prodigieux fait de luxe, de bibelots et d'objets étranges. Elle consacrait les derniers restes de sa fortune à employer une aide soignante, pauvre rappel de la petite armée de domestiques que sa gloire mondaine avait autorisée. Cette infirmière était le dernier témoin d'une déchéance solitaire, d'une vieille ignoble, malade et triste.

La vieille dame s'essayait à un semblant de dignité mais les ravages de la vieillesse ne lui permettaient même plus de faire illusion. Son dernier regard serait un regard de honte, si la maladie ne lui mangeait pas les yeux avant le cœur. Prête à tout pour éviter cette fin indigne d'elle, elle avait fait appel à un guérisseur après qu'un médecin, constatant que les premières gênes digitales n'étaient que l'augure d'un mal irréversible, eut livré son diagnostic. L'homme du sortilège, un abbé apostat qu'elle avait connu jadis, n'avait rien pu faire. Lui-même, mangé par les vices et les potions venimeuses des rites thaumaturgiques, n'était plus qu'un obèse bouffi, rougeaud et poitrinaire. Ses noires incantations auraient pu combattre les assauts d'un incube ou un maléfice

oriental, mais contre une positive maladie des nerfs, sa magie auvergnate ne pouvait rien.

Résignée, mais incapable de se tuer, Mathilde Bazin de Jossah attendait que la mort s'approchât d'elle. Ses journées monotones se confondaient avec ses nuits, la douleur jamais éteinte et le sommeil jamais assouvi formant l'éther de son temps. Le jour, quand elle n'était pas occupée aux tâches médicales ou domestiques, l'aide-soignante faisait la lecture. Si le *Figaro* ne consommait pas tout le temps libre, elle choisissait dans la bibliothèque un livre pas trop mangé par la moisissure et l'abandon, le dépoussiérait consciencieusement et le lisait à haute voix devant la vieille dame. Le timbre de la lectrice, doux et limpide, rompait le silence de l'appartement sans radio, sans télévision ni aucun appareil de musique. C'étaient, le plus souvent, des romans de Pierre Loti et de Pierre Benoît. La voix suave, presque charnelle, s'accordait à merveille avec le style des deux académiciens. Les évocations étranges, les villes oppressantes et l'orientalisme capiteux ou, au contraire, la pureté des mers et des sables rendaient les heures moins misérables à Mathilde Bazin de Jossah.

La nuit, le silence bruyant du boulevard Magenta affrontait les intérieurs bourdonnements de douleur de l'impotente. Le mobilier de la chambre se réduisait à un vieux lit aux couvertures anachroniques, une table de nuit, une lampe faite à partir d'un vieux bougeoir en étain et une armoire penderie mas-

sive. Au mur, aucun tableau n'égayait le triste papier jaune pastel égratigné en de nombreux endroits. La nuit, la douleur n'était pas moins vive que pendant la journée, mais elle était plus solitaire encore. L'obscurité, de surcroît, était propice aux réflexions désenchantées et soulignait les nouvelles frontières de la paralysie. Centimètre par centimètre, le corps se refroidissait et se marbrait.

Malgré le supplice qu'elle avait à le faire, Mathilde Bazin de Jossah se faisait habiller chaque matin et déshabiller chaque soir. Pour passer ses vêtements vieilliss et compliqués, il fallait près de trois quarts d'heure, autant que pour la toilette, à l'infirmière. Cette habitude pénible, humiliante presque, était pourtant le dernier lien qui rattachait Mathilde Bazin de Jossah à la vie civilisée. Les repas étaient plus rapides : ils n'étaient composés que de bouillies informes, d'épais potages et de crèmes sans saveur que les médecins avaient prescrits. Mathilde Bazin de Jossah ne vivait plus qu'un ersatz d'existence.

Pourtant, cette pathétique petite vieille avait été la flamme de cœurs puissants et la muse d'artistes en cour : ses poignets, maintenant recourbés et difformes, avaient été serrés par des gloires de Paris ; dans sa vaisselle disparue ou ébréchée, bien des hôtes officiels de la République avaient dîné ; elle qui ne pouvait plus sortir de chez elle avait eu ses entrées dans les palais et les ministères.

Tous ces souvenirs lui revinrent soudainement à l'esprit lorsqu'elle reçut, un matin de novembre ****, une visite, la première depuis des mois. Quand la sonnette retentit, l'aide-soignante était en train de lire dans le journal la rubrique nécrologique. Elle interrompit sa lecture, intriguée, se leva, ouvrit la

porte, prit la carte que le visiteur lui tendait et le fit attendre sur le palier.

La carte, frappée d'un bandeau tricolore, annonçait un visiteur étatique, mais le nom gravé en dessous ne dit rien à Mathilde Bazin de Jossah. Elle ne connaissait pas en effet de Jean-Paul Garric, ni n'en avait connu, et sa mémoire était restée entière. Elle indiqua cependant à l'infirmière, dans un geste informe, qu'elle voulait bien voir ce monsieur. Comment aurait-elle pu se refuser cette visite qui brisait la monotonie obligeante du handicap ?

Le visiteur introduit avait entre trente et quarante ans, il était vêtu d'un costume noir à fines rayures blanches très ajusté, d'une chemise blanche et d'une cravate rouge vif. Ses cheveux, très bruns et tirés en arrière, lui donnaient une allure entre-deux-guerres qui devait être la mode chez les jeunes loups énarques des ministères. Sans doute était-il de ces faiseurs de discours que les hommes politiques utilisent à l'envi pour toutes leurs besognes et qui, appâtés par l'ambitieux voisinage d'un homme en vue, n'hésitent pas à jouer les fusibles dans les affaires louches.

L'assurance du jeune homme fut mise à mal lorsqu'il pénétra dans l'appartement. Si l'infirmière réussissait à le maintenir dans un état de propreté acceptable, elle ne pouvait en revanche cacher la tristesse et la pauvreté des lieux. Mais plus que le décorum pathétique, Garric fut frappé par les contorsions forcées de la vieille dame et l'expression de douleur de son visage. À un étranger qui la voyait pour la première fois, elle donnait vraiment l'impression d'une morte-vivante, les relents nauséabonds en moins. Garric reprit ses esprits, s'avança vers la macabre Mathilde Bazin de Jossah et la salua en s'inclinant poliment. L'aide-soignante s'étant retirée

discrètement dans la chambre, le jeune homme prit la parole :

« Chère Madame, vous ne me connaissez pas et je n'ai jamais eu l'honneur de vous croiser auparavant, et pourtant c'est moi qu'on a chargé d'une mission que je ne peux qualifier que de délicate. Délicate parce qu'elle me fait entrer par effraction, si je puis dire, dans l'intimité de gens qui, pour me commander, m'ont fait partager une part de leurs secrets, portion congrue sans doute de vies largement mystérieuses, mais suffisamment importante pour que je puisse agir avec efficacité et discernement. Délicate aussi parce qu'elle m'oblige, chère Madame, à cette démarche auprès de vous qui trouble votre tranquillité et vous ramène peut-être à des temps que vous voudriez oublier. Délicate enfin parce qu'elle m'oblige à des procédés de hussard dont cette visite impromptue fait partie.

« Vous avez eu, m'a-t-on dit, une vie riche en expériences, vous avez vécu, indépendamment des tendances du jour, au plus proche du pouvoir ; vous avez été une spectatrice privilégiée du spectacle politique et parfois même une spectatrice très influente. Vous détenez à ce titre des clés que les historiens n'ont pas – et qu'il ne faut pas qu'ils aient.

« Je ne porte pas de jugement sur les choses. Mon opinion, d'ailleurs, n'a pas d'intérêt. Vous savez mieux que quiconque que ce qui compte, c'est moins la vérité que la légende. Or, je suis chargé de préserver le vernis de légende que quelques-uns de vos anciens amis tentent de ne pas craqueler. Vous le savez également, le pouvoir grise les êtres, les enivre de puissance, leur fait commettre des choses qui, si elles vous paraissent sophistiquées et dignes, semblent monstrueuses au peuple. Je veux bien sûr parler de ces plaisirs inavouables dont

vous étiez la spécialiste, de ces péchés véniels dont vous fûtes la grande prêtresse. Si je suis aussi direct, c'est, pardonnez-moi, parce que je sais que les oreilles qui reçoivent ces paroles peuvent les entendre sans fausse pudeur.

« Ce que je sais de vous, ce qu'on a bien voulu me dire de vous, n'est pas très détaillé. Je sais que vous êtes la fille cadette d'un banquier spolié et déporté par les Allemands pendant la guerre, que vous avez passé les années de collaboration en Amérique chez un oncle paternel ayant fait fortune dans la construction de navires de guerre et que vous êtes revenue en France en 1946, à l'âge de quinze ans, sans rien de précis à y faire. Votre beauté et le carnet d'adresses de votre mère, associés au désir de faire bonne figure des résistants de la dernière heure qui prirent le pouvoir alors, vous firent remarquer dans les nouveaux cercles ministériels. On vous invita alors aux bals, aux dîners, aux galas et on vous présenta aux gens importants. Après la guerre, le désir de faire la fête devait être fort.

« Est-ce aux États-Unis ou dans ce Paris d'après-guerre que vous êtes devenue femme ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que votre innocence était déjà loin quand, en 1948, vous devîntes la favorite d'hommes importants. Pendant plusieurs dizaines d'années, vous obtîntes de nombreuses intimités, vous fûtes installée dans de magnifiques appartements, meublée selon votre goût. Vous ne liâtes aucune passion pour tous ces hommes, et aucun d'eux n'eut de sentiments pour vous : c'était le contrat tacite auquel tous souscrivirent. Vous séduisîtes, vous débauchâtes froidement tous les noms qui défilèrent, si vite alors, au Conseil. Votre influence grandit. Vous entrâtes dans ces cercles parce que vous aviez l'air d'une petite fille ; vous y res-

tâtes parce que vous connaissiez des plaisirs interdits, parce que vous initiiez à de coupables sensations des chairs puissantes ; enfin, vous y êtes demeurée parce que vous étiez, pour tous les petits marquis arrivés aux affaires, la récompense du pouvoir conquis.

« Pas de sentiments, juste du plaisir. C'était votre devise. Vous receviez, vous organisiez des dîners magnifiques, élégants, où les initiés croisaient les candides et les néophytes.

Vous avez certes accepté dans ces cercles vicieux quelques hommes de lettres mais seuls les hommes du pouvoir politique vous intéressaient vraiment. Aux jeunes pousses, vous distribuiez des regards prometteurs que les racontars chuchotés sous les ors ministériels rendaient éloquents. Pour vous avoir, vous la plus voluptueuse femme de Paris, il fallait réussir.

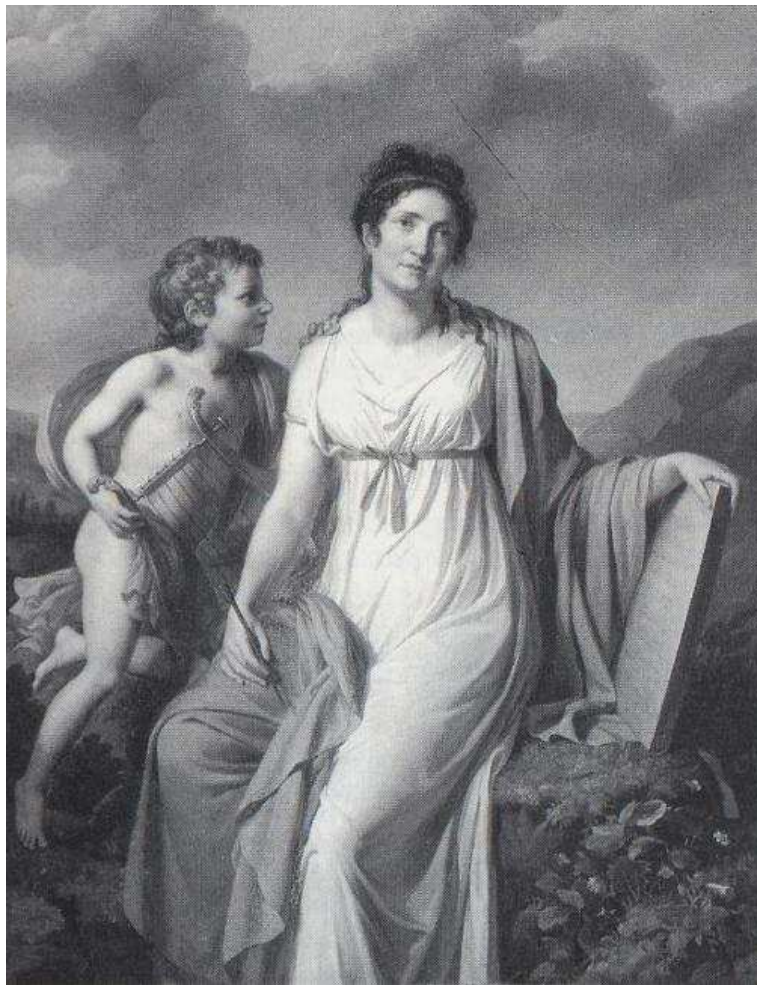
« Combien de secrets d'État avez-vous appris dans les spasmes des douleurs orgasmiques ? Quels rouages secrets, élyséens, vous ont été montrés ? Pourtant, votre discrétion fut le gage de

vos durée et les hommes que vous fréquentiez étaient trop intelligents pour laisser derrière eux des indices pouvant les compromettre. Même les rapports de police ne font jamais mention de vous : vous étiez de tous les camps, c'est pourquoi les dossiers de la "mondaine", ar-

mes habituelles des ministres de la police, épargnaient logiquement ce territoire neutre.

« Aucun homme ne se compromet, certes, mais une femme, si. Je ne vous le cache pas, cette femme est l'objet de ma mission, ses amis mes commanditaires. Il y a un homme que vous n'avez jamais eu, qui vous a toléré dans le lit de ses proches, de son gendre même, mais

que vous n'avez jamais pu avoir. Vos chatteries n'avaient pas prise sur lui. Alors vous avez chassé sa femme et pour vous venger, vous ne lui avez pas pris que son corps. Vous avez bu son âme aussi et, dans sa fragilité affective, la malheureuse victime de vos charmes ensorcelants vous a écrit des lettres, beaucoup de lettres, des suppliques presque, des grossièretés souvent, des



mots atroces que nul ne pourrait imaginer dans la bouche d'une personne si digne.

« Cet homme était jeune alors mais vous l'aviez remarqué car il était ambitieux et brillant. Les nombreux dîners que vous organisiez à l'époque chez vous, ces fameux dîners où se croisait hypocritement, sous le prétexte des Arts, le Tout-Paris, avaient formé votre jugement et vous saviez repérer les plus prometteuses des jeunes pousses de la politique. Cet homme, que vos charmes mûrs et l'étendue de votre science du plaisir n'avaient pas pu conquérir, la seule défaite d'une carrière longue et glorieuse, a effectivement passé tous les obstacles et s'approche des pouvoirs suprêmes. Légitimement, il s'inquiète des lettres que, sous votre domination, sa jeune épouse avait écrites pour vous. Je suis là pour m'assurer que ces lettres n'existent plus. »

Garric, en récitant son long monologue, n'avait pu soutenir le regard de l'impotente. Aussi ses yeux avaient-ils accroché, alternativement, les quelques bibelots désuets et les vieux meubles de la pièce. De temps à autre, il était revenu sur la paralysée mais, manquant de courage devant la laideur de Mathilde Bazin de Jossah, il avait laissé ses yeux vagabonder ailleurs. La vieille dame n'avait pas bougé. Garric ne savait même pas si elle avait bien entendu ce qu'il lui avait dit.

Une longue minute s'écoula dans le silence. Des larmes coulèrent sans un bruit le long des joues immobiles de la vieille dame. Puis, s'efforçant d'articuler, elle dit lentement, péniblement :

« Vous... ne... savez rien. Vous... n'avez rien... compris. C'était... mon seul..... amour. Tous les... hommes sont... des... bêtes, des... animaux. Elle était... ma... chose, mon... réconfort.

J'étais... pute... et... maquereau... à la fois. Elle... était... mon... amie... de... cœur.

- Je vous l'ai dit, je ne juge pas, je ne condamne pas, je ne désapprouve pas, répondit Garric vertement. Je suis même certain de l'authenticité des sentiments que vous éprouviez pour cette femme, et plus encore de celle des sentiments qu'elle avait pour vous. La folie de l'amour, celle des sens aussi, fait parfois commettre des imprudences et je ne suis là que pour m'assurer qu'une de ces imprudences est levée. À vos yeux, cette intrusion dans votre intérieur, cette demande indélicate, tout dans notre entrevue doit paraître cynique. Mais vous-même fûtes parfaite disciple de Laurent de Médicis et vous comprenez sans doute ma démarche. Ne jouez pas les naïves.

- Je... n'ai... plus... rien... que des... souvenirs.

- Je sais que non, répondit Garric. »

Mathilde Bazin de Jossah se tut. Garric resta debout quelques instants et, cette fois, fixa la vieille droit dans les yeux, y cherchant la vérité. Puis, prenant un air soupçonneux, commença à soulever les objets, à ouvrir les livres, à les retourner pour en faire tomber un hypothétique feuillet. Devant ce changement de manières, la paralysée tenta de crier. En vérité, elle ne put émettre qu'un vague grognement. Mais il était suffisamment affolé et audible pour que l'aide-soignante pût l'entendre de la pièce d'à côté, où elle se trouvait. La porte de communication entre les deux pièces s'ouvrit et la jeune femme, voyant le visiteur fouiller les rayons de la bibliothèque sans ménagement, l'interpella :

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Arrêtez tout de suite ou j'appelle la police et ameute le voisinage ! Allez-vous en tout de suite ! »

L'homme ne se démonta pas et, empoignant un presse-livre massif en forme d'éléphant, l'envoya en direction de la gêneuse, laquelle ne put l'esquiver à temps et le reçut dans l'arcade sourcilière. Elle tomba en arrière et saignante, ne se releva pas. Mathilde Bazin de Jossah, sur son fauteuil, tenta de s'agiter mais bientôt le calme et l'immobilité de l'appartement reprirent leurs droits. Devant le corps inanimé de la bonne, Garric garda son sang-froid et, toujours impassible, se tourna vers la paralysée.

« Voyez votre œuvre : si vous m'aviez dit tout de suite où se trouve ce que je cherche, rien de tout ceci ne serait arrivé. Alors, dites-moi tout. »

Il se rapprocha du fauteuil, l'œil mauvais et l'allure menaçante. Une mèche de cheveux, dans le geste brusque qu'il avait fait, s'était collée à son front. Cette dissymétrie le rendait inquiétant : il n'était plus le lisse et impeccable fonctionnaire qu'il semblait être en entrant. Mathilde Bazin de Jossah demeura muette. Ses cris, trop faibles et trop rauques, ne pourraient pas amener les voisins. Elle espérait que la chute de l'infirmière et du presse-livre avaient inquiété les locataires de l'appartement du dessous, mais rien ne semblait bouger, tout était silencieux.

Garric reprit sa fouille, plus violemment cette fois. Il lançait les livres qu'il avait déjà ouverts à la volée, en direction de la vieille dame. La pauvre paralysée en recevait quelques-uns et à chaque choc poussait un gémissement ignoble. Impuissante, elle assistait à la dispersion de sa bibliothèque et toussait tant la poussière qui se libérait des couvertures étouffait l'atmosphère. Après la bibliothèque Garric ouvrit les quelques meubles de la pièce mais il ne trouva rien. Il passa dans les autres pièces, retourna le lit, l'éventra, souleva les as-

siettes ébréchées et démonta même l'évier et le lavabo.

Revenant vers Mathilde Bazin de Jossah, il lui répéta agressivement sa question et, devant son mutisme, la prit par le bras violemment et la jeta à terre. Il alla chercher un couteau à la cuisine et commença de déchirer sans ménagement les habits de la vieille. Horrible vision pour tout autre qu'un fou assassin, cette chair amaigrie, recroquevillée, ridée et tachée. Et pourtant, c'était cette même chair qui avait le secret, jadis, de la vraie volupté. Ainsi vont les gloires et les plaisirs du monde.

Garric, furieux de ne rien trouver, interrogea encore une fois sa victime. Avec la cravate défaite, le front en sueur et la mèche toujours déplacée, il avait l'air terrifiant. Debout entre une handicapée à moitié nue et un cadavre défiguré, cet homme armé d'un couteau taché du sang des égratignures de la vieille dame semblait présider des orgies sataniques.

Garric regarda autour de lui : le capharnaüm témoignait de la minutie et de l'exhaustivité de sa fouille. Tout était ouvert, éventré ou jeté à terre. Seule la bergère, au milieu de cet agrégat, restait encore debout. Ce fut la cible suivante de Garric. Avec le couteau il lacéra le tissu délavé et éventra le coussin. Mathilde Bazin de Jossah poussait des gémissements atroces, comme si on lui avait découpé le cœur à vif. Garric sortit de l'intérieur du coussin un petit paquet d'enveloppes. Il défit le nœud qui les liait, prit une enveloppe au hasard, en tira la lettre qu'elle contenait et se mit à lire, sadiquement, en se penchant sur l'oreille de la vieille dame afin qu'elle n'en perdît pas une miette.

« Chère Mathilde, je n'ai pas la patience d'attendre trois jours. Ces soixante-douze heures entre chacune de

nos rencontres, c'est toi qui les as décidées : pourquoi ? Enfin, j'accepte tout de toi tant que je sais que les longues minutes d'attente se concluront par une visite de toi. J'ai déjà vingt-cinq ans, je croyais connaître les choses de la vie, et j'ai l'impression de renaître chaque fois que nous nous voyons. La première fois, quand tu m'as entraînée, à la fin de ce dîner chez toi, dans cette petite chambre bleu avec tous ces lys, j'ai cru que j'allais mourir. Jamais je ne l'oublierai. Et quand, la fois d'après, ... »

Garric lut pendant dix minutes au moins une lettre naïve, gamine presque pour une épistolière de vingt-cinq ans, mais qui ne laissait aucun doute sur la nature des relations entre la jeune femme et son aînée, ensorceleuse amante et première duchesse de Sapho.

«Le monde m'appartient désormais, dit Garric. Vous auriez pu vous servir de ces feuillets, vous faire payer, comme au temps de votre prostitution, le luxe que vous vouliez. Vous êtes bête et

vous mourez bêtement, paralysée et refroidie dans un appartement minable.

- Je... l'ai... -mais, répondit dans un souffle Mathilde Bazin de Jossah.

- Alors vous mourrez pour elle et de là-haut vous pourrez voir le pouvoir de ces lettres. Vous êtes tous trop bêtes : vous et votre sensiblerie stupide, eux et leur confiance absurde. »

Garric planta alors le couteau qu'il tenait dans la gorge de Mathilde Bazin de Jossah et sortit de l'appartement.

Une semaine plus tard, *Le Parisien* titrait sur la découverte d'un double homicide satanique et sur l'arrestation d'un ancien prêtre défroqué, notoirement versé dans les rites spéciaux. Dans les pages intérieures, un entrefilet évoquait le suicide, dans le Seine, d'un conseiller Internet d'un ministère régalien. Enfin, quinze jours plus tard, un ministre important annonçait son retrait de la vie politique pour convenance personnelle. Le Tout-Paris bruissa de la rumeur qu'il avait un cancer.



« Le Siècle Vaurien »
est un ensemble de projets
littéraires et artistiques
liés au site internet
« Savoir-Vivre ou Mourir ».

